

## Diderot et l'*Histoire des deux Indes* : la dernière mise en cause des voyages

Eszter KOVÁCS

L'*Histoire philosophique et politique de l'Établissement et du Commerce des Européens dans les deux Indes* est une compilation et en grande partie la compilation des voyages : l'ambition de l'abbé Raynal était d'écrire l'histoire des colonies et du commerce depuis les premières découvertes jusqu'à la publication du livre. Parmi les sources qu'il utilise et qui sont aussi les sources des contributions de Diderot, même si parfois de manière indirecte, on trouve de nombreuses relations de voyage, l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost et des sources manuscrites, notamment les mémoires d'administration des colonies<sup>1</sup>.

Les lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle pouvaient soupçonner la collaboration de Diderot et on sait aujourd'hui qu'une partie considérable de l'*Histoire des deux Indes*, souvent les passages les plus discutés, viennent de sa plume. Comment ses contributions joignent-elles l'histoire des voyages ? En fait, Diderot se demande déjà dans l'introduction générale de l'ouvrage si les découvertes et l'exploration ont servi l'humanité<sup>2</sup> ? La littérature des voyages, directement ou par des sources intermédiaires, donne le point de départ de cette réflexion qui concerne l'ensemble de la mobilité coloniale ainsi que la véracité des sources. Malgré ce réemploi important des voyages, Diderot regarde le voyageur comme un informateur suspect et il expose plusieurs fois les raisons de cette méfiance dans l'*Histoire des deux Indes*. L'objectif de notre article est d'observer son regard comme historien sur la figure du voyageur et sur les récits de voyage dans cet ouvrage.

Diderot déclare avec force dans ses contributions que l'historien ne peut pas faire confiance au voyageur. Son objectif n'est pas de critiquer telle ou telle relation mais de justifier l'attitude sceptique à l'égard des récits de voyage. Il formule une critique sévère des voyageurs en général, plus particulièrement des explorateurs et des agents coloniaux, et cette critique s'amplifie dans les livres qui se succèdent. Le manque de contrôle projette une méfiance préalable sur le voyageur : Est-il capable d'observer d'un œil impartial ? Est-ce dans ses intérêts de dire la vérité ? N'est-il pas au service d'un pouvoir oppresseur tandis qu'il croit suivre sa propre cause ?

Pourquoi le discrédit sur les voyageurs est-il si fort dans l'*Histoire des deux Indes* ? Le jugement négatif est d'abord moral et apparaît sous des formes variées dans l'ouvrage de l'abbé Raynal. Il faut être honnête pour être véridique, ainsi,

---

<sup>1</sup> Sur les sources voir DUCHET, Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, François Maspero, 1971, p. 126-132 et COURTNEY, C. P., « L'art de la compilation de l'*Histoire des deux Indes* », in *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, SVEC, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 307-323.

<sup>2</sup> Voir livre I, « Introduction » et livre XIX, chap. 15, in RAYNAL, Guillaume Thomas, *Histoire philosophique et politique de l'Établissement et du Commerce des Européens dans les deux Indes*, Neuchâtel et Genève, 1783. (Désormais : HDI)

Diderot n'accorde de la confiance qu'à quelques auteurs. Il cherche à trouver ce qui motive les départs parce que les buts comportent déjà les futures déviations.

Il y eut, et dans tous les temps il y aura des hommes entreprenants. L'homme porte en lui-même une énergie naturelle qui le tourmente, et que le goût, le caprice ou l'ennui tourment vers les tentatives les plus singulières. Il est curieux ; il désire de voir et de s'instruire. La soif des connaissances est moins générale, mais elle est plus impérieuse que celle de l'or. On va recueillir au loin de quoi dire et de quoi faire parler de soi dans son pays. Ce que le désir de la gloire produit dans l'un, l'impatience de la misère le fait dans un autre. On imagine la fortune plus facile dans les contrées éloignées que proche de soi. On marche beaucoup, pour trouver sans fatigue ce qu'on n'obtiendrait que d'un travail assidu. On voyage par paresse. On cherche des ignorants et des dupes. Il est des êtres malheureux qui se promettent de tromper le destin en fuyant devant lui. Il y en a d'intrépides qui courent après les dangers. Quelques-uns, sans courage et sans vertus, ne peuvent supporter une pauvreté qui les rabaisse dans la société au-dessous de leur condition ou de leur naissance. Les ruines amenées subitement, ou par le jeu, ou par la dissipation, ou par des entreprises mal calculées en réduisent d'autres à une indigence à laquelle ils sont étrangers et qu'ils vont cacher au pôle ou sous la ligne. A ces causes ajoutez toutes celles des émigrations constantes, les vexations des mauvais gouvernements, l'intolérance religieuse, et la fréquence des peines infamantes qui poussent le coupable d'une région où il serait obligé de marcher la tête baissée, dans une région où il puisse effrontément se donner pour un homme de bien et regarder ses semblables en face.<sup>3</sup>

Les raisons du départ et de l'expatriation sont donc très variées mais le résultat semble être le même : vivre en voyage perpétuel signifie vivre en marge. Celui qui part n'avait pas de place au sein de la société ou il perd tous ces liens précisément à cause d'une absence trop longue. Les contraintes pour partir sont souvent intérieures ou intériorisées mais d'autres causes que Diderot regarde comme extérieures, telles l'injustice du pouvoir despotique ou l'intolérance, s'ajoutent aux premiers motifs. Certains mots clés du passage – désir, soif, malheur, fuite, indigence – mettent l'emphase sur sa condamnation et sa compassion.

En vérité, le voyage apparaît ici comme une illusion ou une compensation. Le souci de la gloire explique les efforts surprenants des explorateurs mais Diderot remet en cause l'honneur de ce triomphe. Si leurs actions sont « singulières » – un adjectif qui oscille entre le positif et le négatif – cela prouve leur force mais non pas leur grandeur. Les exploits qui étonnent le Philosophe contemplant l'histoire des voyages ne témoignent pas de l'emploi approprié de cette énergie. Diderot répète cette conviction presque comme un thème obsessif dans l'*Histoire* et les questions réitérées semblent porter la réponse en elles-mêmes.

L'homme est-il né pour errer continuellement entre le ciel et les eaux ? Est-il un oiseau de passage ou ressemble-t-il aux autres animaux, dont la plus grande excursion est très limitée ?

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, Livre V, chap. 19, p. 31-32.

L'individu dont la vie se passe à voyager a-t-il quelque esprit de patriotisme, et de tant de contrées qu'il parcourt, en est-il une qu'il continue à regarder comme la sienne ?<sup>4</sup>

Diderot souligne plusieurs fois l'anormalité des voyages continuels dans ses dernières œuvres. Dans l'*Essai sur Claude et Néron*, il dispute cette inclination dialoguant avec les lettres de Sénèque. Même si l'intérêt sépare l'homme de son pays, cela engendre toujours la douleur :

*L'homme a un penchant naturel à se déplacer.* – Je ne le pense pas ; cette maxime contredit et les philosophes et les poètes, qui tous ont unanimement reconnu et préconisé l'attrait du sol. [...] Le sol rappelle l'homme des pays lointains, où l'intérêt ne l'a point transporté sans l'arracher des bras de son père, de sa mère, de ses frères, de sa femme, de ses enfants, de ses concitoyens : il s'est retourné plus d'une fois, ses mains se sont portées, ses yeux baignés de larmes se sont fixés vers la ville, sur le rivage qu'il venait de quitter.<sup>5</sup>

Emigrer ne peut pas être naturel pour l'homme lié à sa famille et à une société : exil et émigration sont presque des synonymes pour Diderot. Plus la raison pour partir est contraignante, plus il en naît des sentiments et des actes déformés. Le dialogue avec Sénèque répond à un autre passage de l'*Histoire des deux Indes*. L'attachement au pays natal est le résultat des mœurs intériorisées, une sorte de morale même et cet attachement paraît plus naturel à Diderot que le désir de l'aventure :

Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des causes morales qu'à des principes physiques. [...] Il faut des puissants motifs pour lui faire rompre à la fois tant de nœuds, et préférer une autre terre où tout sera étranger et nouveau pour lui.<sup>6</sup>

Cette critique du « voyageur par état » ne signifie pas pourtant une condamnation totale. Il existe des voyageurs à qui Diderot fait confiance et rend hommage dans l'*Histoire*. L'exemple de la fermeté et des efforts rares réunis en une seule personne est James Cook. Diderot évoque cette figure dans l'édition de 1780 : un navigateur exceptionnel, courageux, « doué du génie et de l'intrépidité qu'exigent les choses extraordinaires », « instruit pour bien voir [...] véridique pour ne dire ce qu'il aura vu », qui meurt à la recherche du passage du nord-est<sup>7</sup>. Le capitaine Cook apparaît dans ce court passage comme l'un des explorateurs rares qui veulent servir la cause de toute l'humanité et ne cherchent pas leur propre gloire.

La critique concerne parfois un groupe particulier des voyageurs. Dans le livre V, Diderot parle des marginaux de l'histoire coloniale, des vagabonds qui se libèrent des freins des lois. Il consacre un passage aux flibustiers, qui l'intéressent comme une peuplade exceptionnelle, « un peuple isolé dans l'histoire, mais un

<sup>4</sup> *Ibid.*, Livre XIII, chap. 1, p. 112.

<sup>5</sup> DIDEROT, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, in *Œuvres*, t. 1, Philosophie, Paris, Robert Laffont, 1994 (coll. Bouquins), p. 1200. Les mots en italiques sont de Sénèque.

<sup>6</sup> *Ibid.*, Livre V, chap. 9, p. 291.

<sup>7</sup> *Ibid.*, Livre XVII, chap. 8, p. 43-44.

peuple éphémère qui ne brilla qu'un moment »<sup>8</sup>. Ce phénomène particulier est inséparablement lié à la découverte du Nouveau Monde, qui attire les expatriés, les hors-la-loi et les rassemble en une caste qui fait ses propres lois : « Il n'y avait que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appelant dans ces régions lointaines tout ce que nos empires avaient produit d'âmes énergiques et violentes<sup>9</sup>. » Diderot recherche les « causes morales » de ce phénomène historique et note un contraste singulier entre la léthargie du climat tropical et l'excès des brigands regroupés aux côtes des Amériques. Il est frappé par l'énergie et l'audace de ces Européens devenus nomades et bandits, pillant et massacrant mais respectant une fidélité et une loyauté entre eux. Il les représente comme une horde mécontente que l'instinct porte aux grandes entreprises ; c'est le désir de la liberté qui recrute les flibustiers. Il les compare aux grands scélérats exceptionnels ; la vie de ces vagabonds relève en effet du fabuleux et de la fiction.

Dans le dernier chapitre de l'*Histoire*, Diderot condamne non seulement les explorateurs mais aussi tout le mouvement d'exploration, devenu à son avis une folie :

On a parcouru et l'on continue à parcourir tous les climats vers l'un et vers l'autre pôle, pour y trouver quelques continents à envahir, quelques îles à ravager, quelques peuples à dépouiller, à subjuguier, à massacrer. Celui qui éteindrait cette fureur ne mériterait-il pas d'être compté parmi les bienfaiteurs du genre humain ?<sup>10</sup>

L'homme qui cède à cette tentation est destructeur et, repoussé par sa patrie, il est obligé de devenir ravageur sur l'autre hémisphère. Le mouvement continuel brise l'intégrité de l'individu, de la famille ou de la nation.

La vie sédentaire est la seule favorable à la population : celui qui voyage ne laisse point de postérité. [...] Les expéditions de long cours ont enfanté une nouvelle espèce de sauvage nomade. Je veux parler de ces hommes qui parcourent tant de contrées, qu'ils finissent par n'appartenir à aucune.<sup>11</sup>

Ce jugement semble conclure l'histoire de l'expansion : les territoires découverts sont devenus la victime des tentatives déformées et des hommes corrompus et le nouvel équilibre ne pourra pas effacer la mémoire des ravages et des massacres.

La méfiance envers les voyageurs projette à priori un soupçon sur les récits de voyage comme sources. Mais ce soupçon n'est absolument pas arbitraire : l'historien philosophe doit examiner méthodiquement leur fiabilité même si leurs témoignages sont indispensables. L'observateur sur place a une fonction particulière mais restreinte dans l'*Histoire des deux Indes* : ce n'est pas lui qui est censé écrire l'histoire de l'expansion européenne. Ottmar Ette analyse le rôle du voyageur et de l'historien dans l'*Histoire* : c'est le voyageur qui détient l'information comme

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, Livre X, chap. 10, p. 113.

<sup>9</sup> *Ibid.*, Livre X, chap. 10, p. 114.

<sup>10</sup> *Ibid.*, Livre XIX, chap. 15, p. 308.

<sup>11</sup> *Ibid.*

témoin oculaire et c'est l'historien qui en forme un savoir et un discours<sup>12</sup>. Cette répartition a de la pertinence mais il nous semble que la séparation est encore plus directe chez Diderot : le discours de l'historien n'est pas construit directement d'après les connaissances du voyageur puisque les informations fournies par ce dernier doivent être réexaminées. À l'encontre du voyageur, le philosophe n'est pas seulement un observateur : sa tâche est de montrer les coupables, réhabiliter les innocents et confronter les Européens à leurs erreurs et crimes dans le Nouveau Monde. Comme le remarque Michèle Duchet, l'historien philosophe est à la fois dans l'histoire et en dehors : il est narrateur, juge et parfois accusateur<sup>13</sup>.

Comment cet historien emploie-t-il les témoignages des voyageurs dont il doit se servir faute d'autres sources ? Alors que Diderot ne suppose pas que le voyageur soit impartial, l'historien devrait l'être. L'impartialité est pourtant rare ; l'historien appartient à son pays dont il doit justifier l'histoire et à une époque qui prédétermine ses vues. L'historien philosophe doit donc utiliser les sources d'une manière critique et ne rien accepter sans un examen rigoureux. Il doit être désintéressé, chercher la vérité et l'utiliser pour le plus grand bien public. Les voyageurs ne sont pas capables de voir ou de dire la vérité ; les hommes politiques et les grands pouvoirs commerçants sont des manipulateurs des faits. Diderot résume ces idées en réfléchissant sur l'avenir du commerce et avertit son lecteur de ne pas accorder de confiance aux sources falsifiées.

L'ignorance ou la mauvaise foi corrompent tous les récits. La politique ne juge que d'après ses vues ; le commerce que d'après ses intérêts. Il n'y a que le philosophe qui sache douter ; qui se taise, quand il manque de lumières ; et qui dise la vérité, quand il se détermine à parler. En effet, quelle récompense assez importante à ses yeux pourrait le déterminer à tromper les hommes et à renoncer à son caractère.<sup>14</sup>

La documentation sur les régions découvertes est déjà importante au XVIII<sup>e</sup> siècle mais ce savoir ne suffit pas : l'opposition entre un nouveau monde découvert mais qui reste à découvrir est récurrente dans l'*Histoire des deux Indes*. Les lacunes semblent être particulièrement nombreuses sur les peuples conquis, sur leur histoire et sur leurs mœurs. Raynal, qui fait la transition pour un passage de Diderot dans le chapitre « Parallèle de l'ancien et du nouveau monde », discrédite les premiers informateurs. Il répète l'idée énoncée par Rousseau dans le *Discours sur l'inégalité* sur le peu de confiance qu'on peut donner aux voyageurs de longue course :

Combien de temps le Nouveau Monde restera-t-il, pour ainsi dire, ignoré, même après avoir été découvert ? Ce n'était pas à de barbares soldats, à des marchands avides,

<sup>12</sup> ETTE, Ottmar, « Diderot et Raynal : l'œil, l'oreille et le lieu de l'écriture dans l'*Histoire des deux Indes* », in *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, SVEC, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 388-389.

<sup>13</sup> DUCHET, Michèle, *Diderot et l'Histoire des deux Indes ou l'Écriture fragmentaire*, Paris, Nizet, 1978, p. 164-170.

<sup>14</sup> HDI, Livre V, chap. 32, p. 94.

qu'il convenait de donner des idées justes et approfondies de cette moitié de l'univers.<sup>15</sup>

La même critique apparaît dans d'autres livres de l'*Histoire*. Diderot déplore l'absence des voyageurs philosophes – désintéressés, lucides, allant au-delà des observations – parce qu'il voudrait lire les explorations du Nouveau Monde sous la plume de vrais savants et penseurs. Cette réflexion est occasionnée par l'interrogation sur un stade de l'humanité désormais disparu sur le vieux continent.

La découverte d'un nouveau monde pouvait seule fournir des aliments à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs : combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt et d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu ! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi pathétique que le récit de leur voyage !<sup>16</sup>

Le spectacle que Diderot évoque est hypothétique ; les auteurs qu'il énumère sont des grands théoriciens. L'idée cache donc un paradoxe : l'observation sur place serait plus informative que les conjectures mais il l'attendrait de ceux qui ont su former les concepts.

Les civilisations du Nouveau Monde ne pourront pas être examinées avec une rigueur philosophique ou scientifique sans observations plus exactes et les connaissances ramassées par les relations de voyage submergeront dans l'obscurité.

On ne pourra s'empêcher de prévoir qu'avant qu'il se soit écoulé trois siècles, ils [les peuples sauvages] auront disparu de la terre. *Alors que penseront nos descendants de cette espèce d'hommes qui ne sera plus que dans l'histoire des voyageurs ?* Les temps de l'homme sauvage ne seront-ils pas pour la postérité ce que sont pour nous les temps fabuleux de l'Antiquité ?<sup>17</sup>

La distance affaiblit la crédibilité, d'où l'analogie entre le passé lointain (« les temps fabuleux ») et les contrées éloignées. Alors que la proximité dans le temps est responsable des difficultés d'interprétation, l'éloignement temporel est la source d'énigmes. La distance qui sépare l'objet d'étude disparu (en l'occurrence l'homme sauvage) et les études elles-mêmes résultera en contradictions et débats, l'existence même des peuples décrits sera peut-être contestée. Cette fois-ci, Diderot dispute non seulement la fidélité des observations mais croit que la postérité les traitera selon ses intérêts et dogmes :

On sera peut-être hérétique, impie, philosophe, haï, persécuté, flétri, mis aux fers, brûlé même, pour oser assurer un jour que l'homme fut tel qu'il est au Canada, d'après le témoignage même de nos missionnaires.<sup>18</sup>

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, Livre XVII, chap. 4, p. 13.

<sup>16</sup> *Ibid.*, Livre VI, chap. 1, p. 139.

<sup>17</sup> *Ibid.*, Livre XV, chap. 4, p. 161 (nos italiques).

<sup>18</sup> *Ibid.*, Livre VI, chap. 23.

Les ouvrages historiques sur les découvertes se basent en grande partie sur les relations de voyage. Diderot fait une lecture critique des historiens espagnols et il découvre des contradictions dans les sources qui parlent d'un empire relativement récent au Mexique avant l'arrivée des Européens. Il fait également attention à l'ancienne prospérité du Pérou et aux dévastations que ce pays a subies. L'important serait de connaître ces empires avant les conquêtes. Or, les sources ne révèlent que l'intérêt du vainqueur à déformer la vérité, son incompetence ainsi que sa mauvaise foi. Mexico était une ville superbe à en croire les Espagnols, tandis que Diderot pense que cette civilisation devait être inférieure aux pays européens. D'autres historiens ne parlent que des hordes errantes avant le dixième siècle. Diderot ne voit donc aucune certitude dans ces ouvrages et il exigerait de nouveaux témoignages.

Mais quelle foi peut-on raisonnablement accorder à des annales confuses, contradictoires et remplies des plus absurdes fables qu'on ait jamais exposées à la crédulité humaine ? [...] Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes pour y déterrer, pour y déchiffrer les ruines de son histoire [...] peut-être alors la saura-t-on, si la barbarie n'a pas détruit tous les monuments qui pouvaient en marquer la trace.<sup>19</sup>

Il pense que l'étendue et l'organisation de l'état des Aztèques démentent les témoignages sur un état récent et que leur civilisation détruite avait des racines très anciennes. L'Espagne avait en effet intérêt à altérer les premières relations sur l'empire que les explorateurs ont trouvé au Mexique. Les descriptions des missionnaires sont également douteuses parce qu'ils ont intérêt à attester de l'infériorité des peuples païens et la discussion ne pourrait être résolue que par « la saine philosophie »<sup>20</sup>.

Diderot s'attarde également sur la description de l'Empire inca : s'agit-il de la vérité ou de fables des historiens, qui font référence aux premières relations ? Diderot trouve que la description de la grandeur des Incas est exagérée et la cause en est certainement dans le désir de donner plus d'éclat aux conquêtes. Mais les deux attitudes opposées, à savoir un scepticisme obstiné et « une crédulité aveugle », ferment également la voie à la vérité. La certitude réside dans le témoignage unilatéral de nombreux auteurs qui rapportent tous l'organisation développée de cet empire. Cependant, Diderot croirait plus volontiers au bonheur et à la sagesse des anciens Péruviens qu'à la magnificence de leurs monuments<sup>21</sup>.

Les voyages ne constituent pas un sujet autonome des contributions de Diderot ; il s'agit d'un thème en marge des autres sujets qu'il aborde. Pourtant, il met en cause vigoureusement l'utilité des voyages d'exploration dans l'*Histoire*. Le mouvement colonial paraît néfaste dans son ensemble : il a permis qu'une partie de l'humanité subjugué l'autre. Ceux qui entreprennent des voyages sur l'autre

<sup>19</sup> *Ibid.*, Livre VI, chap. 12, p. 195.

<sup>20</sup> *Ibid.*, Livre VI, chap. 12, p. 196. Diderot s'oppose dans ce passage à l'opinion répandue par Herrera (*Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans*) et Prévost (*Histoire générale des voyages*). DUCHET, *Op. cit.*, p. 73n.

<sup>21</sup> *Ibid.*, Livre VII, chap. 6, p. 310.

hémisphère deviennent, à quelques exceptions rares, les complices des pouvoirs colonisateurs. C'est pourquoi le philosophe doit strictement examiner la figure du voyageur et lire de manière critique les récits de voyage. Ces sources sont indispensables pour écrire l'histoire du Nouveau Monde mais c'est seule une méthode fermement critique qui permet de saisir la vérité.